

L'ARCHE *Editeur*

Esther VILAR

Nouveaux princes

Traduit par
Eléonor HIRT

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

LES NOUVEAUX PRINCES

(Titre provisoire)

pièce d'Esther VILAR

Traduction d'Eléonor Hirt

A C T E 1

Scène 1

Soir d'été :

MARTHA, LUDWIG, INGRID, MAXIMILIEN, BRIGITTE, et CAROL sont réunis dans le living-room. La petite Terry dort sur le canapé. Ingrid fume. Carol boit. Maximilien est assis dans un fauteuil, l'air absent.

On entend des cris de mouettes.

Au bout d'un moment, Carol se lève, met en marche le tourne-disques. C'est toujours la même musique pop, très agressive, qui sera fréquemment utilisée au cours de la pièce comme élément de dramaturgie - par exemple : "Cold as ice" par les FOREIGNERS, ou tout autre titre emprunté au hit-parade anglo-américain du moment.

Bien que la musique soit très forte, elle est bientôt dominée par un coup de sonnette aigu provenant de la porte.

MARTHA : (Se lève d'un bond) Ludwig ! (Elle va au tourne-disques qu'elle arrête. A voix basse :) Vite! Disparaît !

Ludwig n'a pas de réaction.

MARTHA : (Bas) Je te dis de disparaître !

LUDWIG : Pourquoi, enfin ?

Ludwig se lève, mais se laisse aussitôt retomber dans son fauteuil.

Personne ne parle. Ils attendent. Nouvelle sonnerie. Martha va dans l'entrée. On l'entend ouvrir la porte, puis des paroles inaudibles.

TERRY : (Se redresse, ensommeillée) Momm ?

CAROL : It's all right, sweet heart, go back to sleep...
(Elle la borde)

MARTHA : (Revient de l'entrée) Des touristes. Ils
voulaiènt savoir si on loue des chambres.

Martha tire les rideaux.
Allume.

MARTHA : (Crie à Ludwig) : On est là, plantés ! A
trembler pour toi !...

LUDWIG : Personne n'a tremblé, ma vieille.

INGRID : (Riant) Oui. Personne n'a tremblé.

MARTHA : (Violente) Plantés ! A simuler une vie de famille
harmonieuse.

Ta photo, partout dans les journaux. Partout visible.
Un mandat d'arrêt dans tous les commissariats. Et toi,
on sonne et tu restes là. A nous faire courir tous les
risques. Ton frère Maximilien...

LUDWIG : (Avec ennui et insolence) ... a foutu en l'air
son travail...

MARTHA : A cause de toi.

LUDWIG : A cause de moi, c'est ça.

MARTHA : Annulé toutes ses émissions de télévision.

LUDWIG : (Raillieur) Ma soeur abandonne ses malades.
Fragiles créatures qui ne sauraient se passer d'elle.

INGRID : Ah ! Ah !

Ta Belle soeur Carol,

MARTHA : ~~Et aussi,~~ venue de Washington exprès. Avec Terry malade. (Elle retourne arranger les couvertures de l'enfant) Sans parler de moi. De ma clinique fichue. ~~car~~ Tout malade, même à peine transportable, l'a quittée. On ne se fait pas soigner par la mère d'un sadique.

LUDWIG : (Voix lasse) Tu as semé, tu as récolté. A toujours nous répéter : soyez gentils, je me suis dit: sois gentil ; ce porc, Ludwig, sois gentil, saigne-le.

MARTHA : Avant tout, je vous ai appris le respect de la vie. Sacrée est la vie de l'autre. Peu importe qui il est et ce qu'il a pu faire ! Combien de fois je vous l'ai répété ? Ingrid ?... Maximilien ?... Brigitte ?...

BRIGITTE : (Avec ennui) C'est ça. Tu nous as toujours dit ça.

LUDWIG : Je ne l'ai pas tué.

MARTHA : "Je ne l'ai pas tué". Pourquoi ?

LUDWIG : Plus envie... Je n'avais plus envie, tu comprends ?... Plus envie.

MARTHA : Si je comprends ! Mais comment, je comprends!

LUDWIG : Bon Dieu, tu es réellement bouchée à ce point?... Je me suis dégonflé !

INGRID (Riant) : Souvenez-vous, ce n'était plus un enfant, il avait bien seize ans... Le petit lapin qu'il avait élevé, souvenez-vous, ça devait faire un rôti de premier choix... Mais juste le jour où il devait le saigner, pendant des heures, il s'est mis à le caresser. Le lapin, si ma mémoire est bonne, a continué de vivre dans le jardin pendant des années... Et c'est toi entre tous

que ces amateurs ont choisi ! On suit quelqu'un pendant des mois ! On fait la connaissance de sa famille, de ses enfants !... Et puis on le descend !... Il n'y a donc pas un seul psychologue dans votre bande ?

MARTHA : Il l'a identifié. Ce type t'a identifié. Tu ne trouveras plus jamais le repos !

LUDWIG : Nous y voilà.

(Temps)

En somme, le repos, mon repos, ce n'est que par toi que je peux le trouver ?

MARTHA : Suffit, Ludwig !... Plus jamais cette rengaine, compris ? On parle d'autre chose, c'est terminé, compris ?

LUDWIG : Je ne parlerai plus jamais d'autre chose. J'en parlerai, j'en parlerai jusqu'à ce que tu me fasses taire. (La singeant) : Compris ?

MARTHA : Mon fils, si tu tiens absolument à te supprimer, fais-le. Je ne peux pas t'en empêcher. (Hurlant) : Mais alors, fais-le tout seul ! Je ne joue pas ce jeu-là.

LUDWIG : Pourquoi tout seul ? Me suis-je fait tout seul ? Pas que je sache. Non, c'est à toi de t'en charger. Tu es ma mère. Qui m'a imposé cette vie ? Toi. C'était assez amusant au début. Mais cette vie, à présent, je n'en ai plus besoin. (Temps) La mort, toi, t'es habituée. C'est comme qui dirait ton métier, non ?

MARTHA : Je suis médecin ! Médecin ! Pas un assassin. Mon métier, c'est de lutter pour la vie !... Bon, assez discuté. Cet entretien est terminé.

BRIGITTE (Ironique) : Compris ?

MARTHA (S'adressant aux autres avec un détachement feint):
 Mes enfants, nous voilà de nouveau réunis. Je m'en réjouis,
 même si l'occasion est sinistre. (Elle jette un regard
 à la ronde) Georges manque à l'appel. Dommage...Bien
 sûr, je sais, ses affaires...J'ai eu de la chance...
 Une famille, une grande famille, j'ai toujours voulu
 ça. J'ai vécu, travaillé pour ça. (Temps) Vous savez
 quoi ?... Tous ensemble, on devrait, comme autrefois,
 descendre à la plage.

Personne ne réagit.

LUDWIG : Laisse tomber, t'es ridicule.

MARTHA : Tu es fou, fils. Fou pour penser une seconde
 que je dois consentir à faire une chose pareille. Toi
~~et~~ tes prétendus amis, vous êtes tous totalement devenus
 fous. Ici, chez nous, vous voulez renverser le monde!...
 Vous êtes des malades. C'est comme ça qu'il faut vous
 voir : comme des malades.

LUDWIG : Quel brio, Madame le professeur ! (Avec une
 révérence) : Encore une fois, un de vos brillants
 diagnostics !

MARTHA : Vous délirez ! L'économie, les règles de
 l'économie de marché, vous n'en avez pas la moindre idée.
 Pourtant, constamment vous êtes fourrés à l'Université.
 Mais là-bas...

LUDWIG : L'économie de marché a été rayée du programme.

MARTHA (Passant sa fureur sur les autres) : Et vous
 tous, là, plantés, qu'est-ce que vous attendez de moi?
 Vous n'avez pas le droit d'être malheureux !...Compris?...
 N'ai-je pas été une bonne mère ? Vous aviez tous un foyer.

Un vrai. Pas un décor de cinéma. Une vie de famille heureuse. Et des écoles. Je vous ai élevés comme des princes ! La maison à Munich. Celle-ci pour l'été. La clinique. Tout cela à partir de rien ! Votre père et moi, nous avons construit tout ça !... Je suis revenue de la guerre les mains vides. Une interne d'un hôpital militaire. Et maintenant ? Regardez autour de vous !... C'est sans valeur, tout ça ?... Je n'étais pas de ces gens qui donnent tout à leur travail. Pour vous, j'avais toujours le temps.

(Temps)

Et ai-je été autoritaire ? Jamais. J'étais une mère qui parfois donnait un conseil, c'est tout... Je n'ai cessé de vous aimer. D'aimer chacun d'entre vous... Maintenant, vous êtes grands et je vous aime toujours. Et peut-être plus encore. Parce que je suis fière de vous. Fière de toi aussi, Ludwig. Même de toi... Ce que tu as fait est abominable. C'est un crime. Par chance, on a évité le pire. Il nous faut, à présent, un bon avocat. Je n'y ai pas encore réfléchi, mais quelque part il y a une issue... On pourrait prouver qu'au dernier moment tu as compris que cette histoire, c'était de la démence.

Ludwig éclate d'un rire sonore.

LUDWIG : Décidément, elle n'y comprend rien ! Elle essaie, d'accord, elle essaie...

MARTHA : En s'y prenant bien, tu peux même devenir quelqu'un, quelque chose, un symbole, celui de la nouvelle génération allemande. Qui exprime le refus, le rejet de la terreur. Annonce le retour de la raison. On verra... On trouvera, ça peut tout à fait s'arranger.

BRIGITTE (Riant à son tour, à Ludwig) : Toujours : "On va trouver, tout ça peut s'arranger"... C'est ce

qu'elle dit depuis toujours !

LUDWIG (A Martha) : C'est à toi de jouer. Toi seule peux arranger ça.

Un silence.

MARTHA (Lasse) : On ne peut plus aller à la plage. Pas la nuit. Ensemble, nous irons tous demain. Vous m'emmènerez avec vous, n'est-ce pas ?

(Temps)

J'aurais dû vous donner encore des frères et des soeurs. Deux ou trois. Des filles. Deux filles. Quel grand bien cela nous aurait fait à tous... La vie ! La famille ! Voilà le bonheur... Rien de mieux en ce monde, croyez-moi.

Personne ne réagit.

CAROL (Debout, levant son verre) : Cher Ludwig, je vais boire à ta santé. Après ta mort, tu te réveilleras peut-être au milieu des noisetiers... Et tu pourras y traîner tes jeans éternellement sous le soleil, un soleil qui brille sans brûler, d'un éclat doux et régulier... (Aux autres) : Peut-être qu'on lui offrira des jus de fruits. Qu'il y aura quelqu'un pour faire de la musique. Ça sera peut-être comme dans ce vieux film français : "Les jeux sont faits". Tout le temps, on y demande la rue de la Genèse. "Rue de la Genèse" : comme ça ils appellent la route pour l'au-delà. Personne n'a vu ce film ?

LUDWIG : Ferme ça, belle-soeur !... Et cesse de te poivrer la gueule.

Martha va vers Maximilien, lui retire le verre des mains.

MARTHA : Ca te concerne aussi, Maximilien ! Tu t'imagines que je n'ai rien vu, rien remarqué ? Cesse immédiatement de prendre cette chose, compris ? Tu es dans un état lamentable. Si tu continues ainsi, je t'en donne pour six mois, pas plus.

INGRID (Riant) : Tu crois, par hasard, lui faire peur?

MARTHA (A Maximilien) : Tu n'aurais pas dû décommander toutes tes émissions. Tu t'es engagé... Et puis, ils ont aussi besoin de toi, là-bas... Peu de gens passent aussi bien que toi à l'image.

INGRID : De toute façon, comme il se shoote à mort, ils ne vont plus tarder à le jeter. Privés à jamais du cher Maximilien, les chers téléspectateurs.

MARTHA : Assez ! Je ne veux plus entendre tout ce charabia pessimiste. C'est quelqu'un, Maximilien. Malgré son âge, le critique littéraire le plus compétent du pays !

INGRID (Moqueuse) : Oh là, oui, un petit génie, le frère Maxi. Faut voir comme ils l'écoutent bouche bée, ces tarés. Comment par ses fines plaisanteries il libère dans les foyers ce bon gros, cet énorme rire teuton... Ouaf ! Ouaf ! (Elle éclate d'un rire bruyant, saccadé).

CAROL : Ouais, ça, je connais. Peter Sellers, ouais, rit comme ça dans "Docteur Strangelove".

MARTHA : Il a toujours aimé son métier. La littérature, c'était sa chose. (A Maximilien, sèchement) : N'as-tu pas obtenu ce que tu as toujours désiré ?... Pourquoi ne réponds-tu pas ? Je te parle, mon fils !

INGRID (p. 9) Enfant, il ne faisait que lire,
Même ici, au grand air. Vous - vous
souvenez? A toute heure on pouvait le trouver
dans une de ces olives, un livre à la main.
Pendant ses études : "L'ines, littérature"
Sans son job = la même chose... Puis, peu
à peu : Nausée de mots. c.t. c

Brigitte s'est levée, elle se dirige vers Maximilien, toujours dans son fauteuil.

BRIGITTE (Avec douceur) : Maximilien ? Maxi ?... Tu nous parles plus, dis ? Pourquoi tu nous parles plus?

INGRID : Le dégoût, petite soeur.

BRIGITTE : Mais le dégoût de quoi ?

INGRID : Des mots, c'est évident. C'est clair : toute sa vie, il s'est coltiné avec les mots jusqu'à l'épuisement. Alors, il en a marre. Alors, il a décidé de se taire, c'est clair.

BRIGITTE (A Maximilien) : C'est vrai, ce qu'elle dit?

~~BRIGITTE~~
INGRID : Petit, il passait son temps à lire. Vous vous souvenez ? Ici, en vacances, à toute heure de la journée, on le trouvait dans les dunes, un livre à la main... Les livres ont envahi sa vie. Pendant ses études et encore maintenant dans son boulot : toujours et encore les livres. Nausée de mots. Dégueulis de mots. L'écoeurement. Les écrivains, les lecteurs, les orateurs, il les dégueule!
(A Maximilien) : Juste ?... En même temps, ce regard aigu, absolu. Dès la première page d'un livre, il a son opinion sur l'auteur. Si son verdict est positif, on l'inscrit bien en vue sur la jaquette, juste en-dessous du titre : "Un évènement dans la littérature allemande! Enfin, une écriture du vécu !"

(A Maximilien) : Tu pourrais m'expliquer ce que c'est "Une écriture du vécu" ?

(Avec mépris) : Imbécile !... Allez, rendez-lui son verre et laissez-le. Il en a assez dit. (Elle se met soudain à hurler) : Mais, bon sang, vous ne comprenez pas ? C'est pourtant clair : il a atteint son but ! Il est

arrivé ! Pourquoi voulez-vous qu'il parle ?

MARTHA (Inquiète) : Tu es amère, Ingrid chérie. Je ne te reconnais plus. Toi, si équilibrée, si raisonnable...

INGRID (Criant) : Jusqu'à aujourd'hui, je me suis retenue, c'est tout ! Un psychiatre qui a ses nerfs, c'est très mauvais pour son commerce. Maintenant, je ne retiens plus rien. C'est là toute la différence.

MARTHA : Nom de Dieu, pourquoi ? Pourquoi ?

INGRID (Se dominant) : Mère, tu m'as vraiment, une fois, regardée ?

MARTHA : Naturellement.

INGRID : Tu sais vraiment de quoi j'ai l'air ?

MARTHA : Bien sûr ! Tu es mon enfant.

INGRID : Pas une enfant, une femme ! Laide. Foncièrement laide. Laide depuis toujours. Désespérément. Laide jusqu'à la fin de mes jours ! Regarde-moi donc en face. Allez, regarde-moi ! C'est un monstre que tu as engendré.

MARTHA (Décontenancée) : Ce n'est pas vrai ! Cela n'est pas vrai ! (Aux autres) : Dites quelque chose, vous autres !

(Ils ne réagissent pas) Tiens, tes yeux, par exemple. Tes yeux sont magnifiques ! Et tu es intelligente ! De tous mes enfants, tu as toujours été la plus intelligente ! (Aux autres) : Pardonnez-moi, mais c'est la pure vérité.

INGRID (L'invectivant) : Arrête, je t'en prie. Arrête, tu me fais dégueuler ! Pas une femme au monde, à part toi, qui verrait le moindre intérêt à passer pour

intelligente. Car une femme devient "intelligente" quand elle n'est rien d'autre. Quand elle est comme moi. Sais-tu pourquoi les femmes intelligentes ont toujours des yeux si magnifiques ?... C'est à force de blessures reçues, de détresse accumulée qui donnent petit à petit ce regard si merveilleusement expressif qu'on appelle "de beaux yeux" !...

Elle est prise de sanglots.
Carol va vers elle et passe un bras
autour d'elle.

CAROL : Ingrid !... Chérie !... Te mets pas dans des états pareils ! Ne craque pas comme ça !... D'accord, t'es laide. Possible...

(Elle la considère d'un oeil critique) .

Oui, il y a du vrai... Laide. Et puis après ? Regarde-moi ! Moi, je n'ai pas ce problème.

(Elle fait l'étalage de ses avantages)

Le visage, la ligne, la peau, les mouvements, tout cela m'apporte tous les types que je veux. Tout de suite, au premier coup d'oeil, je le veux, lui, je le prends. Et toujours, je le jette. Moi, la première, je jette... Laisse-moi te dire une chose : tu n'as rien manqué ! Absolument rien. (Soudainement, elle est prise aussi de sanglots) Mais arrête de chialer comme ça, idiote. Tu n'as rien manqué ! Rien ! Tu m'entends ? Au contraire!

MARTHA : Mes enfants! Carol ! (Elle se dirige vers Carol) : Calme-toi. Et cesse de boire. Donne-moi ton verre, viens... Viens ici... A quoi ça ressemble de pleurer comme ça ?

Elle la mène jusqu'à un fauteuil. Carol se calme.
A présent, la pièce est si silencieuse

que l'on peut entendre les cris des mouettes venant de l'extérieur.

BRIGITTE : Ecoutez ! Les mouettes !... Vous les entendez?

LUDWIG : Les bonnes vieilles mouettes.

INGRID (Essuyant ses larmes) : Vous vous souvenez ? Sempiternelles vacances d'été...

LUDWIG (Il veut éviter à tout prix que les esprits s'apaisent) : Ta famille heureuse !... Moi, j'en ai marre. Je me sens visé. Au bout de mon temps. Usé à fond. Réponds-moi. Tu peux me répondre. Réponds-moi.

BRIGITTE : S'il te le demande, tu dois le faire.

CAROL : Elle a raison, Martha. Tu es sa mère. Tu ne peux pas lui refuser sa mort.

BRIGITTE : D'ailleurs, tu es une professionnelle. Ça n'est pas si simple de se donner la mort. Rien que sur le plan technique. Comme tu sais, je parle ici en connaissance de cause.

MARTHA (Elle bondit) : Dieu du ciel, vous êtes donc devenus totalement fous ! Toute la famille ? Complètement dément, tout ça !

LUDWIG : C'est rien, un coup de feu. Je n'en demande pas plus. C'est rien, t'as appris. T'as appris à la guerre. Simple : tu me bandes les yeux. Vite, tu me tires dans le dos. Un meurtre. Seule condition : il faut que ça ait l'air tout à fait vrai.

MARTHA (Hurlant) Mais pourquoi, Ludwig ? Pourquoi?

LUDWIG : Je t'ai dix fois expliqué. Je te répète : j'ai fait une faute. Je me suis dégonflé. Il faut que je

rattrape ça.

INGRID : Et tu crois qu'on peut le faire à ta place?

LUDWIG : Si on me trouve en bas, sur la plage, avec un trou dans le dos, les soupçons se porteront sur les flics.

Et ça va mobiliser un paquet de gens. Tous les indécis. C'est tout ce que je peux encore faire pour la cause que j'ai choisie. Ma dernière carte, c'est ma mort. Alors , je la joue.

BRIGITTE (désignant Martha) : Et si c'est elle qu'on soupçonne ?

LUDWIG : Suffit de faire attention. Ne pas laisser d'empreintes. Bon Dieu, il y a assez d'armes dans cette maison ! (A Martha) : Celle-ci, par exemple. (Il sort un pistolet de sa poche) Son maniement est à la portée d'un enfant.

BRIGITTE (A Martha) : C'est logique. Ca pourrait fonctionner comme il dit.

CAROL (A Martha) : Ce plan est bon, Martha. Reconnais.

BRIGITTE : Et pour toi, c'est absolument sans danger.

MARTHA : Arrêtez, je vous en supplie, arrêtez ! Je suis sa mère ! Sa mère !

LUDWIG : Tu crois que je pourrais demander ça à quelqu'un d'autre ?

MARTHA : Je dis non ! Non, non et non !

Même si j'en étais capable : tu crois que je me ferais le manœuvre de vos idées démentielles ?

Brigitte va jusqu'à l'étagère, prend un disque, le laisse tomber par terre.

BRIGITTE (En colère) : Merde ! Merde , merde et merde!
Aujourd'hui, tout ce que je touche me tombe des mains!

Elle met un disque de piano classique et baisse le volume du son.
Carol va au bar, remplit son verre, boit.

CAROL : C'est beau, chez toi, Martha. Je l'avais oublié.
C'est beau... Si...si allemand. Manque plus que tes histoires de guerre pour que ce soit comme autrefois.

MARTHA (Encore irritée) : Vous les connaissez toutes.

LUDWIG : Raconte l'histoire du type que tu as descendu.
Ca colle si bien.

(Apaisant) C'était juste, par pitié, naturellement.

Terry qui est resté réveillée, a un petit rire nerveux.

LUDWIG : Bon, alors quelque chose de plus inoffensif...

BRIGITTE : Celle avec le doigt !

TERRY (A sa mère) : What finger ?

(Hesite) Martha, quel doigt ?

MARTHA (D'abord à contrecœur, puis à Terry) : Eh bien, un jour il y a ^{eu} ce soldat qui est venu me voir et m'a demandé de l'amputer du petit doigt de la main gauche.

TERRY (Montrant son doigt) Celui-là ?

MARTHA (Grave) : Oui , celui-là !

TERRY : Mais pourquoi ?

MARTHA : C'était la guerre. Avec une blessure comme ça, ils l'auraient renvoyé chez lui. Au moins pour quelques temps. Il était jeune, tu sais, à peine dix-neuf ans. Un gosse.

TERRY : Et puis ?

MARTHA (Un temps) J'ai évidemment refusé. Le lendemain, il a été admis à l'hôpital de campagne : les deux bras arrachés. Déchiquetés. Par une grenade. Ils ont retrouvé plus tard un de ses bras dans la broussaille. On me l'a apporté : il y avait encore la montre. Elle marchait. A la minute pile.

TERRY : Is that true ?

(Pour elle Martha lève la main, en signe de serment)

CAROL : La guerre, pour toi, Martha, comment c'était? Comment ça se fait que tu étais au front ?

MARTHA : C'était mon devoir. On manquait de médecins.

LUDWIG : Donner la vie, la protéger a toujours été sa marotte. Exactement comme le bon Dieu.

TERRY : A la guerre, on a peur ?

MARTHA : Tout le temps.

(Elle regarde autour d'elle, prend conscience de la sécurité dans laquelle elle se trouve à présent). Mais, Dieu soit loué, c'est fini, tout ça. ^{c'est passé} (Triomphante) On est là.

LUDWIG : Parce que tu as un devoir ^{maternel} à remplir, ma chère.
Un peu inhabituel, peut-être. Mais un devoir tout de même.

CAROL (Temps - Va à Martha) : Ne le laisse pas supplier.
Il a mal ! Tu ne le vois pas ?

BRIGITTE : Courage. Qu'y-a-t-il de si extraordinaire dans cette vie pour que tu veuilles la lui imposer à tout prix ? Après tout c'est lui qui doit mourir, pas toi.

MARTHA (Fatiguée) : Vous êtes totalement fous. Oui, totalement fous, c'est ça... Ca doit être ça...Oui.

LUDWIG : Laissez-lui le temps. Elle se fera à l'idée.
Et soudain ça ne sera plus du tout si grave.

Tous sont silencieux, à présent.
La musique continue.

INGRID : Une fois tu as conduit un transport de malades.
Droit à travers les lignes ennemies. Quand tu es arrivée de l'autre côté avec tes patients, ils étaient tous morts.

MARTHA (Fatiguée) : Pas tous. Un a survécu.

TERRY : Et alors ?

MARTHA : Rien. Je l'ai opéré. Tout était parfait. Mais une des infirmières de l'hôpital était partisane. Elle a placé une bombe, qui a explosé la même nuit. Juste à côté du lit de ce patient. Tout était donc inutile.

Maximilien siffle doucement, en accord avec la musique.

BRIGITTE : Maximilien ? Maxi ?

Maximilien relève la tête et lui jette un bref regard.

Vous avez vu les yeux qu'il a ?... Comme aveugle !

LUDWIG : Il est shooté, mon chou.

MARTHA (Temps) : Et toi, Brigitte ? Cette histoire de dépression, c'est fini, n'est-ce pas ? Toi, au moins, tu es heureuse, non ?

BRIGITTE (Riant) : Moi ? Pourquoi moi, spécialement ?

MARTHA : Mais ton travail ? Ce travail avec les enfants ? C'était bien ce que tu voulais faire, non ?

BRIGITTE : Je voulais, mais je ne savais pas. Je ne savais pas encore, à l'époque, que ça n'avait pas de sens.

MARTHA : Et pourquoi ça n'aurait pas de sens ?

BRIGITTE : Quand ils viennent chez moi, depuis longtemps ils sont déjà foutus.

MARTHA : Il s'agit seulement de bien faire ce qui est possible. Et toi, tu fais ton possible...

BRIGITTE (L'invectivant) Ca oui, je fais mon possible. Comme tu me l'as appris. Et ça sert à rien. Absolument à rien !

Ils se taisent.

TERRY (Affectueuse) : Je suis heureuse, mami.

MARTHA (Fatiguée) : Mon chatton.

La musique continue.

LUDWIG : Pourquoi tu avais besoin de tout ce monde?
Vraiment ! Pourquoi tu nous as fabriqués ?

INGRID (Conciliante, apaisante) : Laisse. Ca ne peut plus t'intéresser, maintenant. Ca t'intéresse ?

LUDWIG : Non.

INGRID : Sincèrement ?

LUDWIG : Mais non !

Ils se taisent.

La musique a cessé.

Carol va vers Ludwig et lui caresse les cheveux.

CAROL : Tu as du courage, tu sais.

LUDWIG (Repoussant sa main) : Tu parles !

CAROL : Si ! Tu en as et je t'admire !... Non, je t'envie... Tout simplement s'en aller... Ne rien laisser que le corps... Ici, chez ta mère... Dans cette merveilleuse maison, avec son toit de chaume... Sur cette île merveilleuse ...

(Elle s'agenouille à côté de lui) Comment est-ce que c'est réellement quand on meurt, dis ?

(Elle prend les mains de Ludwig dans les siennes) Par

exemple... Là, tu vois, il y a tes mains. Regarde-les. Regarde-les bien... Maintenant, je les couvre... Est-ce que tu te rappelles comment elles étaient ?

LUDWIG : Laisse-moi en paix.

CAROL : Déjà il ne sait plus, vous voyez ?... C'est extraordinaire... Il va partir sans jamais avoir compris quoi que ce soit... (Elle va à la fenêtre) Vous entendez les mouettes ?... Pendant qu'il va mourir elles continueront de tourner au-dessus des dunes en poussant leurs petits cris débiles... Et quand il sera mort, de la même façon, elles continueront de voler et de piailler... Il ne ratera rien. (A Ludwig) Tu ne rateras rien. Absolument rien.
(Un silence)

MARTHA (Décidée) : Je ne le fais pas.

LUDWIG : Si, tu le feras.

MARTHA : Personne ne peut m'y obliger.

LUDWIG : Si, moi.

MARTHA (Se forçant à rire) : Et comment ?

LUDWIG : Voilà comment ça fonctionnera : ou bien tu acceptes tout de suite, ou bien je sors. Et je vais téléphoner à la police qu'ils peuvent venir me chercher ici.

MARTHA : Ils t'arrêtent, d'accord. Et après ? Vu les circonstances, tu écoperas de deux ou trois ans. J'aime encore mieux cela que de te voir mort.

LUDWIG : Ne sois pas naïve. Tu crois que je me laisserai coller au trou ? Avant ce sera une boucherie, ma chère.

Un de vous y passera peut-être. Je les attendrai avec un F.M., là-haut, à la fenêtre, et je les recevrai comme il se doit.

MARTHA : Tu en serais bien incapable.

LUDWIG : Ah, oui ?

MARTHA (Désemparée) : Mais enfin, tu es mon fils ! Bon Dieu, ça a dû servir à quelque chose, tout de même, de grandir sous mon toit !

LUDWIG : Chiche ?

(Il se lève et la met en joue avec son pistolet) On parie, la vieille ?

Ludwig se dirige en marche arrière vers la sortie.
Brigitte se lève d'un bond.

BRIGITTE : Non ! Attends ! Si elle ne le fait pas, c'est moi qui le fait.

LUDWIG (Souriant) : Toi ?

BRIGITTE : Oui.

LUDWIG : Tu crois que tu pourrais, petite soeur ?

BRIGITTE : Je sais comment c'est quand on aimerait être mort. Tu peux me croire.

MARTHA (Temps. Très lasse) Bon, reste.

LUDWIG (Sarcastique) : Qu'est-ce qu'elle a dit ?

MARTHA (Criant) : J'ai dit : reste !

LUDWIG : Alors, tu vois ? Fallait le dire tout de suite !

MARTHA : A une condition.

LUDWIG : Des conditions, c'est moi qui les pose.

MARTHA : Tu attendras. Pas longtemps : deux, trois mois. Tu attendras jusqu'à la fin de l'été. Et si tu veux encore, je le ferai.

LUDWIG : Sois pas sénile. Si tu t'imagines que tu m'auras avec le temps...

MARTHA : Au moins tu me donneras une chance.

LUDWIG : Ta chance, tu l'as depuis vingt-quatre ans!

MARTHA : Votre idéologie thérapeutique ne résisterait donc pas à quelques semaines de vacances ?... Tu as peur de te faire convertir ?

LUDWIG (Les regardant tous, à tour de rôle, avec ironie): Par vous ?... Moi ? Ca me ferait marrer !

MARTHA : Alors, prouve-le nous. Attends !

LUDWIG : Qu'est-ce que tu te promets ?

MARTHA : Ta vie.

Ludwig lui rit au nez.

Je suis médecin. Sauver des vies, c'est mon boulot. Je me battraï pour ta vie, exactement comme pour celle de mes malades.

LUDWIG : Et moi, qu'ai-je à gagner dans cette attente?

MARTHA : Pour l'instant, les gens sont gavés de sensationnel. Vous en avez fait un peu trop ces derniers temps... Si c'est ta cause qui te tient à coeur, l'effet sera dans quelques mois cent fois plus grand.

LUDWIG (Temps) : O.K... O.K. Mais deux mois, pas plus. Et ne te fais pas d'illusions. Surtout pas.

MARTHA (Aux autres, énergiquement) : Vous tous, vous restez ici. Vous vous mettez tous en congé... Carol, tu ne rentres pas à Washington. Personne ne quitte cette île. Il faut que tout ait l'air normal. Des vacances. Des vacances tout à fait ordinaires. Comme autrefois. Compris ?

F I N de la Scène 1

Scène 2

Le lendemain matin, Marthe, Carol, Ingrid, Ludwig et Maximilien sont au living-room. Les rideaux sont ouverts - dehors le jour monte, Maximilien est assis - absent - comme dans la scène précédente Ludwig somnole, Ingrid lit un livre, Carol s'est changée. Elle porte maintenant une robe de chambre excentrique. Au début de la scène le Pop-song, moins fort, Carol danse avec des mouvements lents et sensuels. Elle boit beaucoup dans cette scène - donne une impression discrète d'ivresse - L'alcool la rend exubérante et volubile.

CAROL : (à Martha, tout en dansant) Je t'ai fait cadeau d'une petite fille ! Es-tu contente ? Au fond cela devrait te réjouir : la vie - la famille - Dommage qu'elle ait le coeur fragile - comme tu sais ... Rien à faire. (Elle arrête la musique).
J'étais malheureuse, Martha.

MARTHA : A cause de Terry ?

CAROL : Pas à cause de Terry. Au fond le vrai malheur ne nous affecte pas tellement.
Tu étais déprimée, au front ?

MARTHA : Au front ? (Elle rit) Non.

CAROL : Tu vois.

MARTHA : Mais oui ! Tu n'aurais pas dû renoncer à tes études. On se marie. Très bien. Mais on continue ses études ! Même si ce n'est que l'histoire de l'Art. Tu as de l'argent. Tu pouvais te payer une galerie, découvrir des jeunes talents, ça ne te plaît pas ? Il faut faire quelque chose !

CAROL : ... Le plus souvent c'était le matin... Tôt le matin, comme en ce moment... Tu sais comment c'était ? Il faisait jour - j'ai pris ma douche - me suis habillée - Cette robe de chambre, par exemple, devant la glace... j'ai pensé : Voilà comment tu es. Parfaite. Rien à redire. Absolument rien à redire... Et bizarrement ça m'a déprimée. (à Ingrid, qui lit) Ingrid ! Comment est-ce possible ? Y-a-t-il une explication à celà ?

INGRID : (Par dessus son bouquin) Quoi ?

CAROL : Oh, rien. Continue ta lecture. J'ai toujours été belle - déjà petite fille... Tu sais comment c'est ? Comme cent millions de dollars. Tu ne peux rien te souhaiter, puisque tout est à toi: les hommes riches, et les pauvres, les jeunes et les vieux , ceux qui amusent et les emmerdeurs. Même les bonnes femmes, tu les as : elles te jalouent, te copient, ne te lâchent pas de l'oeil... C'est pour cela aussi que tu n'es jamais seule quand tu es belle. Tu n'as pas besoin de te connaître. Les gens sont là pour tout te dire. Tu es belle, ils te disent, tu es belle ! Ils te posent sur un piédestal et t'adorent... Et te voilà plantée là. Rien au dessus de toi, à côté de toi non plus, uniquement en dessous. Tu n'es pas seule - puisque tu as tes adorateurs - mais tu es solitaire.

MARTHA : Raconte moi quelque chose, mon enfant. Raconte-moi l'Amérique !

CAROL : Il n'y a rien à raconter... Si ! Voilà ~~une~~ histoire : Ce fils à toi, que tu m'as laissé épouser - Qu'est-ce qu'il est débile ! Pourquoi ne m'as-tu pas mise en garde ? Séduisant, d'accord. Très séduisant, même, mais débile. Homme d'affaires, il parle - parle...

MARTHA : C'est là toute ton histoire ?

CAROL : Oui.

INGRID : Taisez-vous une seconde.

(On entend des coups de feu dans le lointain) Qu'est-ce que c'est que cette tirailerie ?

MARTHA : Ils tirent sur les mouettes.

INGRID : Sur les mouettes !

MARTHA : Très tôt le matin, quand il n'y a personne sur la plage. Ces bestioles sont devenues un fléau. Il y en a beaucoup trop. Certains mois la chasse est autorisée.

(A Ingrid qui s'est levée pour s'approcher de Ludwig)
Il dort ?

INGRID : Oui.

CAROL : Depuis que tu lui a fait la promesse il est très calme, tu vois. Nous nous sommes tous calmés.

MARTHA : (énergiquement) Bon. Alors nous allons tous nous coucher, tranquillement. Il fait déjà jour...Ingrid !

INGRID : (Qui est retournée à son livre) Oui...Oui...

CAROL : Je ne peux pas dormir maintenant.

MARTHA : Je vais t'apporter des cachets.

CAROL : Plutôt un drink, cela m'assoupit. Je te jure, quand j'ai assez bu je dors sans médicaments (elle va au bar et se sert)...Au début, quand je venais chez vous,

dans votre grande maison de Munich, je ne buvais pas d'alcool, pas une goutte. Et maintenant !...! (Elle traînasse jusqu'à la fenêtre, le verre plein)... La mer!... Tu sais, Martha, que la mer est la seule chose dans la nature qui me plaît vraiment ?

Chaque printemps un homme quelconque me traîne à la campagne.

Nous passons la nuit dans un motel et le lendemain matin il me montre les merveilles de la création. Les vaches débiles, plantées au milieu des pissenlits débiles. Les oiseaux débiles, accrochés dans les arbres en fleurs débiles, où ils fredonnent leurs mélodies débiles, trois notes en haut, trois notes en bas.

Mais la mer ! Je l'aime ! Surtout cette mer du nord. J'étais si contente quand tu as tout d'un coup insisté pour que je vienne :

"Are you going to have your german summer, this year?..."

Yes, I'm going to have my german summer"...

(Désignant Ludwig) Je ne pouvais pas deviner...!

MARTHA : Pourquoi n'es-tu pas fidèle à mon fils ?
Ma petite ?

CAROL : (Impatiente) Parce qu'il est débile, ton fils. Je te l'ai dit, pourtant ! (Elle se touche le front) Impotent... là-dedans... Je te jure, Martha... là il n'a rien que les cours de change et son agenda ! (Elle boit) Et moi... non seulement je suis belle, je suis aussi intelligente... Belle et intelligente. Ça arrive. Pas souvent, mais ça arrive. Comme l'albinos. (Maussade) Comment une femme comme toi a-t-elle pu accoucher d'un fils à ce point idiot ? C'était totalement superflu, non ?

(Ingrid éclate de rire, Carol surprise se tourne vers elle, puis entonne son rire) N'est-ce pas ? (A Martha) Donc... je le "trompe", et comme il se doit avec ses collègues. Il est si fier de moi, me montre constamment,

à la ronde... et ses amis s'envoient en l'air avec moi,
 puis ils sont fiers eux aussi.
 Finalement tout le monde est fier ! (Elle rit)

MARTHA : Et toi ?

CAROL : Des adorateurs ! Des lèche-cul !
 Des hommes américains... Aucun, tu comprends - aucun
 n'a su me mâter, ~~me faire plier~~.
 Pas un ne m'a remise à ma place. (Méprisante) Respectueux!
 (Va au bar et se verse à boire) Qu'est-ce qu'ils sont
 respectueux ! (Elle boit) Hmm, c'est bon !...

MARTHA : (Va à elle, lui enlève le verre) Pour toi
 ce n'est pas bon du tout.

CAROL : Un exemple ! Ils disent : Deshabille-toi, en
 principe c'est correct, n'est-ce pas ? mais ils le disent
 si mal !
 Je ne sais pas pourquoi ça sonne si faux !

MARTHA : (Rude) Et quel est le ton juste ?

CAROL : (Sobre) Deshabille-toi, simplement, ça suffit,
 non ? (Elle boit) Autre exemple : Je t'aime ! Tu sais
 comment ils disent ça ? Comme s'il s'agissait de vie
 et de mort. Comme si, pour le moins, ~~mon existence de~~ tout
 leur univers débile était en jeu. Alors que c'est si
 simple : je t'aime... mais non. Sur le piédestal ! Sur
 le piédestal ! Et on adore. « Tu es si belle - comme
 tu es belle ! Mon existence a enfin trouvé son sens.
 Enfin je sais pourquoi je vis » (Elle rit) Ces hommes
 brillants, je me dis... ces brillants politiciens, ces
 brillants "gens d'affaires", qui parcourent le monde
 et bouleversent l'univers - réellement ! - le bouleversent!
 N'ont-ils donc rien de mieux ? Moi, je serais le sens?
 C'est pour moi qu'ils veulent faire tout cela ?

Je vais te confier un secret, Martha, ils n'ont vraiment rien de mieux ! Quand tu a pigé cela... alors le monde devient si ... si petit... si ... clair, tu comprends? Toi, tu sais que tu n'as rien de particulier. Tu es belle et alors ? Mais Toi... en quoi dois-tu croire ? En toi-même peut-être ... Est-ce que tu devrais te mettre devant la glace et t'adorer toi-même ? Où est le sens, pour toi ?

Dans ces têtes d'abrutis qui, là-bas, se battent jusqu'au sang, pour venir déposer humblement leur butin auprès de bonnes femmes niaises... (Elle boit) Savez-vous toutes les deux pourquoi je vais si souvent au cinéma ? A cause des hommes. J'aime bien les hommes, vraiment. Et ceux du Cinéma, sont les seuls qui ne m'ennuient pas à mourir. = Quand je suis à Washington je vais presque tous les jours au cinéma. Et à New-York !... = J'ai la maladie du cinéma, si ça existe. (A Ingrid) Ca existe ? C'est possible ?... Et le pire : Plus j'y vais, plus les hommes que je rencontre en dehors deviennent ennuyeux. A vrai dire je ne les utilise plus qu'en tant qu'aide-mémoire. Quand je suis au lit avec un homme quelconque je pense par exemple : c'est comme un enfant qui, de temps en temps doit aller au Zoo regarder les éléphants pour que les histoires fantastiques où on parle d'éléphants, deviennent un peu plus vraies.

C'est juste, Ingrid ? C'est débile ce que je dis ?

INGRID : (Ferme son livre) Oui.

CAROL : Honest ? (Se met à rire)

Entre Brigitte - endormie - elle porte un peignoir.

BRIGITTE : Qu'est-ce que c'est que cette tirailerie idiote ? Impossible de dormir !

MARTHA : Ils tirent sur des mouettes.

BRIGITTE : Autrefois, ils ne faisaient pas ça.
(S'assied - baille)

MARTHA : Les mouettes se sont récemment développées en fléau. Omnivores, ~~actuellement~~ ^{actuellement} elles se nourrissent sur les décharges. J'ai lu quelque part qu'elles deviennent un vrai problème pour les municipalités. ~~Il y a même à Hambourg.~~ ^{Même à Hambourg.} A Hambourg les ramoneurs sont obligés d'aller à deux sur les toits. L'un s'occupe uniquement à chasser les mouettes.

CAROL : "Les oiseaux" (Elle rit)

BRIGITTE : Qu'est-ce qu'elle a, celle là ? Soûle ?
(Elle cherche une couverture et s'installe confortablement.)

MARTHA : (A Carol) Quels oiseaux ?

INGRID : (Impatiente) Elle pense à un film de Hitchcock où des oiseaux s'abattent sur une petite ville et détruisent tout.

BRIGITTE : Vous savez ce que j'ai rêvé ? J'ai rêvé c'est la guerre. Bien que je n'ai pas vécu la guerre, j'ai tout vu, très distinctement. (Elle se pelotonne dans son fauteuil, prête à se rendormir)

MARTHA : (Frappe dans ses mains) Allons, fini les histoires. Au lit, tous. Brigitte, ne t'endors pas ici.

INGRID : (Prend son livre) Bon. On y va.

MARTHA : (Embrasse Carol sur le front) Essaie de dormir, toi aussi. Chacun a besoin de son sommeil. Surtout dans des situations exceptionnelles.

INGRID : (Embrasse Carol) Bonne nuit.

MARTHA : (A Brigitte) Viens maintenant. Tu continueras à dormir là haut. (Elle l'emmène.)

CAROL : Bonne nuit. (Elle rit) Situations exceptionnelles! Elle a vraiment le mot juste pour tout, votre mère. Ludwig ? (Elle s'aperçoit qu'il dort, va à la radio, met une cassette, va à la fenêtre, regarde dehors, boit, puis ça l'ennuie ... arrête la musique, va près de Ludwig, le secoue) Ludwig, réveille-toi, j'ai à te parler.

LUDWIG : (Vaseux) Hmm...?

CAROL : Je veux te parler !

LUDWIG : Tout de suite ?

CAROL : (Impatiente) Mais oui !

LUDWIG : De quoi ?

CAROL : Ludwig, mon cher, dans quel malheur nous sommes nous tous fourvoyés !

LUDWIG : C'est pour me dire ça que tu me réveille ?

CAROL : Tout avait si bien commencé. Tu te souviens? Tu te souviens comment c'était, quand je suis venue la première fois avec ton frère , chez vous à la maison? Quand votre père vivait encore ? A Munich ? ... Tu m'écoutes ?

LUDWIG : (Pâteux) Oui...

CAROL : Tu étais si timide. Quand on s'adressait à toi, tu rougissait. Et maintenant ? Maintenant tu tires sur des gens. Non pas que je te fasse des reproches, je n'en ai pas le droit. Mais c'est si étrange... Tu m'écoutes ?

LUDWIG : Oui ! ... Merde !

CAROL : (Le laisse. Se promène dans la pièce) Munich... Cette ville si gaie... Ces gens joyeux. Quelquefois, le matin, vous m'avez emmenée au jardin anglais, toi & tes copains. Vous m'avez appelée "Miss Univers", parce que je portais toujours ces pulls en cachemire, très collants... C'était si beau... Les gens déambulaient et parlaient ensembles... c'était tout à fait différent de chez moi... ils semblaient avoir infiniment de temps... comme dans ce film de Truffaut "Fahrenheit" où chacun connaît un livre par coeur et le raconte à l'autre, parce que posséder des livres est interdit. Tu as vu ce film? L'année dernière, après une longue absence, je suis de nouveau revenue à Munich avec ton frère. Comme la ville a changé ! Maintenant il y a ce métro formidable... mais les gens sont toujours gais. Munich, j'ai dit à ton frère, Munich est la seule ville au monde où les gens sourient dans le métro. Quand Georges partait pour ses affaires je suis quelquefois entrée dans un café... un café près de l'Académie des Beaux-Arts. On m'avait raconté que Adolph Hitler avait fréquenté ce lieu, du temps où il s'exerçait encore comme artiste... Et tu sais ce que j'ai fait ?

LUDWIG : (Indifférent) Non.

CAROL : Je me suis assise à une table, toujours la même et j'ai imaginé comment ce serait si maintenant il entrait . Hitler. Jeune, affamé, avec un de ses tableaux débiles sous le bras, ceux qu'il peignait alors. Tu sais ce que j'aurais fait ?

LUDWIG : Quoi donc ?

CAROL : Je serais allée vers lui et j'aurais pris sa peinture. Je l'aurais posée devant moi, je me serais reculée de quelque pas... comme ça... et puis j'aurais

poussé des cris d'extase... Mon cher Monsieur Hitler! j'aurais crié, vous êtes un génie ! Puis j'aurais acheté toute sa production. Je le jure. Toute ma fortune je l'aurais investie dans sa production artistique débile... J'aurais acheté... acheté... Je lui aurais fait commande sur commande. J'aurais su l'occuper ! Et tu sais ce qui se serait passé ?

LUDWIG : Qu'est-ce qui se serait passé ?

CAROL : Rien ! Rien ne se serait passé, tu comprends? La guerre n'aurait pas eu lieu. Comme dans un film projeté à l'envers les soldats seraient revenus du front, dans leurs wagons de chemin de fer, droit dans les bras de leurs épouses chéries, qui les attendaient toujours sur le quai. Les prisonniers , dans leurs vêtements rayés, seraient sortis des camps à reculons... A l'aube, des hommes en tenue sombre, les auraient reconduits dans de sombres limousines, jusqu'à leurs foyers confortables!... Mais un jour j'ai pris mon courage à deux mains et j'ai demandé à la patronne du café à quelle table il avait eu l'habitude de s'asseoir. Et tu me croiras ou non : j'étais dans le mauvais café ! Il s'est avéré que j'étais assise pendant tout ce temps dans le mauvais café ! Hitler, disait la patronne fréquentait un autre local, deux rues plus loin.

LUDWIG : Et c'est pourquoi la guerre a eu lieu quand même.

CAROL : (Vague) Comment ?

LUDWIG : C'est pour celà qu'il y a quand même eu une guerre !

Tes soldats chéris sont restés au front et tes chers prisonniers, dans leur froque rayé, ne sont pas ressortis des camps à reculons, mais s'y sont engouffrés, toujours plus avant. At c'est pourquoi aujourd'hui les gens rient dans le métro de Munich. Ils ne sourient pas, pauvre

conne, ils rient ! Ha - ha - ha - (Il compte sur ses doigts) Un - deux - trois - quatre - cinq - six millions! Et un jour ils auront perfectionné leur formidable métro de telle façon, que les touristes curieux pourront voyager en ligne directe du festival d'octobre à Dachau. Bien entendu à un tarif réduit adapté aux circonstances particulières.

CAROL : (Subitement fatiguée) Peut-être as-tu raison. Je ne tiens en tout cas pas à me disputer avec toi. Je crois que je préfère un autre drink (Elle va au bar, remplit son verre, et boit sans enthousiasme) C'est merveilleux ... fantastique... On sent comme à chaque gorgée on devient plus bête. Autrefois, quand j'étais toute jeune fille, je ne buvais jamais de l'alcool. J'avais horriblement peur de la bêtise. Et, aujourd'hui elle me paraît la chose la plus souhaitable au monde.

LUDWIG : (La dévisage en connaisseur) Donc... on peut se pieuter avec toi, si on veut ?

CAROL : Tu étais réveillé ! Tout ce temps !

LUDWIG : (Va à elle, la saisit au poignet) Ne fais pas de manières, baby, on peut ou on ne peut pas ?

CAROL : Si je veux (En se libérant)

LUDWIG : Et en général tu veux ?

CAROL : En général je veux.

LUDWIG : Alors ! (Il l'attire à lui, glisse sa main dans son décolleté, siffle admirativement) Pas étonnant qu'ils aient tous été à tes trousses, à Washington ! (Il rit) les petits copains de mon noble frère. A ta place je lui aurais constamment planté des cornes. (Commence à l'embrasser) Allez, viens, viens là...

(Il l'entraîne au sol) Qu'est-ce qu'il y a ? Tu es prude, mon trésor ?

CAROL : Maximilien peut nous voir.

LUDWIG : Penses-tu ! Celui-là, il est high... Viens baby, viens (Il remonte sa robe) Il ne sera peut-être pas si mal, cet été ? Qu'en penses-tu ? Qu'en penses-tu, mon trésor , qu'en penses-tu ?...

Tandis que la scène s'obscurcit on continue à entendre des coups de feu au lointain.

F I N de la Scène 2

Scène 3

Un mois plus tard. A l'heure du déjeuner, Martha, Carol, Ingrid, Maximilien, sont au living-room. C'est le plein été, les stores de la baie vitrée sont descendus. Tout le monde est habillé très légèrement. Carol, comme toujours avec une certaine extravagance. Ingrid et Maximilien jouent aux échecs. Les deux autres les observent distraitemment.
Entre Brigitte.

CAROL : (Vivement) Il a dit quelque chose ?

BRIGITTE : Oui.

CAROL : Mais quoi ?

BRIGITTE : Qu'il veut qu'on lui foute la paix.

MARTHA : Il a mangé ?

BRIGITTE : Il a de nouveau faim. Je peux te rassurer.

MARTHA : Et qu'est-ce qu'il fait ?

BRIGITTE : Je l'ignore.

MARTHA : Tu n'es tout de même pas de mèche avec lui ?

INGRID : Bien sûr que si !

BRIGITTE : Arrête ! (à Marthe) Je crois qu'il écrit.

MARTHA : Et qu'est-ce qu'il écrit, s'il est permis de demander ?

BRIGITTE : A moi il m'a dit qu'il veut écrire un livre.

INGRID : (Sans quitter l'échiquier des yeux) Laisse moi rire ! A l'école il n'était même pas capable de rédiger ses compositions tout seul.

MARTHA : Tu ne sais pas de quoi il s'agit ?

INGRID : Ca ne doit pas être le manifeste capitaliste.

MARTHA : En tout cas c'est bon signe : travailler ! c'est depuis toujours la meilleure thérapie pour tous les types de névrose.

INGRID : Pourvu que tu ne te trompe pas.

BRIGITTE : Névrose ! Névrose !

MARTHA : Qu'est-ce que c'est d'après toi ?

BRIGITTE : (Butée) Comment le saurais-je ? Les médecins c'est vous ! Ingrid et toi.

MARTHA : Voudrais-tu dire qu'il est question de raison, dans ce qu'il raconte ?

BRIGITTE : Je n'ai pas dit ça. Mais je ne suis pas comme vous. J'essaie en tout cas de voir les deux côtés.

MARTHA : (Furieuse) Dans ce domaine il n'y a qu'un seul côté, mon enfant !

BRIGITTE : (Furieuse) C'est ce que tu crois ! Ah ! Arrêtons. Tu ne comprendras de toute façon pas.

MARTHA : (Furieuse) Non ! Et je me demande si c'était une bonne idée de vous loger sous le même toit.

BRIGITTE : (Furieuse) Alors, fous-moi dehors !

BRIGITTE : Le soir elle attend humblement devant sa porte qu'il veuille bien la faire entrer. Mais avant de monter dans le lit avec elle, elle doit subir une conférence. Vous savez comme il aime s'entendre parler. Trois chapîtres Marcuse pour un orgasme. De cette façon on lui fait ingurgiter toute la littérature révolutionnaire: Marighela, Fanon, la vie de Trotzki !

(Tous rient)

CAROL : Et toi ? Tu ne l'écoute peut-être pas ?

BRIGITTE : Oui, mais moi, ça m'intéresse vraiment.

CAROL : Tu crois que moi, pas ?

BRIGITTE : Laisse-moi rire. Rien ne t'a jamais intéressé en dehors des sacs Hermès, des tenues de soirée Valentino et des "Dirndl" en soie de chez Saint Laurent. Et, bien sûr, le cinéma !

CAROL : Ce n'est pas vrai ! C'est tout simplement faux !

BRIGITTE : En tout cas, je trouve ta comédie de mauvais goût. Si tu dois absolument te taper un de mes frères dis-le, mais ne joue pas à l'école des femmes.

MARTHA : Mes enfants ! A quoi ça rime, cette querelle stupide.

BRIGITTE : (Epuisée) Je regrette... (A Carol, têtue) Excuse-moi... Je ne sais pas pourquoi j'ai dit ça... Je suis comme ça depuis ce matin... (De nouveau furieuse) Et Maximilien ! Il est de nouveau... Qu'est-ce que je dois faire avec lui ? Il se détruit !

INGRID : Laisse-le. Il est content.

BRIGITTE : Oui, bourré de cette saloperie !

INGRID : Peu importe la raison. En plus c'est moins grave, aujourd'hui.

(Continuant à jouer), Encore quelques coups et il m'aura
.
Piquidee.

BRIGITTE : Maximilien ?

MAXIMILIEN : Oui...

BRIGITTE : J'aimerais te demander quelque chose. Tu m'écoutes ?

MAXIMILIEN : (Lui tapote distraitemment la main) Petite soeur (Il rit doucement)

BRIGITTE : Comment devient-on heureux ?

MAXIMILIEN : Quoi ?

BRIGITTE : Comment on devient heureux ?

INGRID : D'où saurait-il cela ? (Elle rit)

BRIGITTE : (S'agenouille à côté de lui, doucement) Maximilien, s'il te plaît. Je ne suis pas heureuse.

MAXIMILIEN : (Reste concentré sur son jeu) Un être qui pourrait vivre comme un poisson, comme un poisson dans la mer, celui-là serait peut-être heureux.

BRIGITTE : Pourquoi ?

MAXIMILIEN : Ou bien un, qui a vécu comme un prince, et qui subitement en trouve un autre, qui lui dit ce

qu'il doit faire... ~~BRIGITTE : Continue ! S'il te plaît...~~
~~BRIGITTE = Et ce dernier ? Il en trouve un autre à son tour ?~~
~~MAXIMILIAN = S'il a de la chance ... (il rit doucement)~~
~~BRIGITTE = Parle encore, s'il te plaît !~~
 INGRID : Laisse-nous tranquilles, petite, tu vois bien qu'il n'as pas envie de parler.

CAROL : Je vais chercher Terry.

MARTHA : Attends. Je t'accompagne.

INGRID : Je vais avec vous ?

MARTHA : Non, Non, continuez votre jeu.

Martha et Carol sortent.

BRIGITTE : (Regardant le jeu) Il gagne.

INGRID : A qui le dis-tu !

Brigitte tourne le dos et quitte la chambre.
 Maximilien fait un dernier coup et gagne.

INGRID : Terminé. Ma faute. Je n'y étais pas. (Elle s'allume une cigarette) De penser qu'on est jumeaux... N'est-ce pas étrange ?... Ca vient de me frapper. (Maximilien ne réagit pas. Ingrid fume) Ce que tu as dit là, tout à l'heure, de celui qui a vécu comme un prince et qui rencontre tout d'un coup quelqu'un dont il accepte d'être commandé... c'est de toi ?

MAXIMILIEN : Comme un prince (Il rit doucement)
 Comme un prince...

INGRID : Je m'en doutais, que tu as lu ça quelque part.

Mais... ça a du sens, sincèrement... Prenons ma clientèle. Ils entrent, parlent, parlent et parlent... et quand ils ont terminé, ils veulent savoir ce que j'en pense. Ils veulent savoir ce qu'ils sont et ce qu'ils doivent faire de leur vie (Elle rit) Ils me demandent ça, à moi! A moi entre tous. Comme si cela s'apprenait à l'université. Chez Monsieur Freud peut-être, ce virtuose existentiel. (Maximilien ne réagit pas) Tu sais ce que je leur dis? Vous êtes libres - je leur dis - Vous pouvez faire ce que vous voulez. Mais c'est précisément ce qu'ils n'aiment pas entendre. C'est pour cela qu'ils viennent. Deux fois par semaine, pile à l'heure, pendant des années. N'est-ce pas à vomir ? La chose dont ils fabulent de l'autre côté de ma porte, leur sacro-sainte indépendance, c'est d'elle, exactement, qu'ils veulent se débarrasser en entrant chez moi. Ils me paient jusqu'à 200 marks l'heure, pour que je les libère de leur maudite liberté ! Mon Dieu, comme je les méprise, mes clients ! (Max ne réagit pas. Ingrid fume) Mais je n'ai pas non plus la recette. Même pas pour moi. Je suis aujourd'hui, totalement indépendante. Pas d'homme, pas d'enfant - Libre de faire ce que je veux. Et qu'est-ce que je veux ? Pas la moindre idée! (Elle guette Maximilien, qui ne réagit toujours pas. Ironique) Vous par contre, vous êtes tout à fait différents. Vous savez où on dépose sa liberté.

Enfants déjà - toujours vous avez couru chez la vieille pour recevoir ses louanges ou ses injures - comme des idiots. Et moi je me tenais à vos côtés en me disant: Pourquoi elle ? Justement celle-là ?

(Elle rit... espère une réponse de Maximilien. Devant son silence, de plus en plus agressive)

Puis, quand vous étiez enfin adultes et responsables vous l'avez quittée. Oui. Mais pour tomber à genoux quelques mètres plus loin... Toi devant tes livres, ta sainte littérature... Notre frère Georges traverse l'Histoire mondiale, en vol d'avion, avec son agenda béni, et prêche le marché libre. Ludwig s'est jeté au

cou de Saint - Mao : Révolution ! Révolution ! Et notre mère cherche ses prescriptions directement chez Saint Hypocrate : Sauver des vies à n'importe quel prix !... Une famille allemande comme elle est décrite dans le livre.

Chacun avec sa petite ordonnance pour laquelle il est prêt à marcher sur des cadavres. Même sur le sien.

(Maximilien sans réaction. Elle lui crie) :

Et quand çane fonctionne plus, quand votre système montre une faille, parce qu'il ne colle en aucun cas avec ce qui se passe réellement dans le monde... vous êtes encore loin de réfléchir par vous-même. Oh, non ! C'est alors que vous vous embrumez la cervelle avec des drogues et de l'alcool, ou que vous vous jetez lâchement par la fenêtre !!

(Maximilien la regarde furtivement)

Surtout pas de liberté est votre mot de passe. Surtout ne pas penser par soi-même, il ne manquerait plus que cela. Surtout pas vivre sa propre vie, cela pourrait faire mal. (Fatiguée) Et comment ! Ca blesse ! Vous l'ignorez !

Mon Dieu, comme je méprise votre racaille ! Comme je vous ai toujours méprisés pour vos idées fixes ! Vos tâches ! Vos oeuvres ! Comme si un quelconque de vos crétins boursoufflés avait vraiment de l'importance (Elle rit tristement)

Sais-tu ce qui, moi, me ferait tomber à genoux ? (Rit)
Un homme ! Oui. Tu as bien entendu : Un homme ! L'amour ! Mais peux-tu me montrer quelque part au monde un homme pour qui une femme pourrait perdre la tête ? C'est pourtant ce qui importe dans vos petits jeux, non ? Et même si ce miracle avait lieu : Comment m'y prendrais-je pour qu'il sache ensuite se servir de ma capitulation ?

Ils restent assis l'un à côté de l'autre.
Silencieusement, Ludwig fait irruption.

LUDWIG : C'est là que vous êtes ! Maximilien ! (Il le secoue) Nom de Dieu ! Il faut que je lui parle !

INGRID : (Rit) Parle-lui ! Tu peux tout lui dire, en ce moment !

LUDWIG : Il faut qu'il cesse ! Immédiatement. J'aimerais savoir où il se procure cette cochonnerie !

INGRID : Chez moi.

LUDWIG : Chez toi ? Tu le fournis de nouveau ? (Il rit) Tout le temps ? (Energiquement) Maintenant c'est fini.

INGRID : (Indifférente) Si tu arrives à lui apprendre...

LUDWIG : Et comment j'y arriverai ! Max ! On a besoin de toi, frère ! C'est urgent !

INGRID : Pourquoi as-tu tellement besoin de lui ?

LUDWIG : (Il lâche Maximilien. Va à la fenêtre) J'écris un truc. C'est-à-dire : j'essaie, bon sang ! Pas une grande oeuvre ! ... Un tout nouveau concept, tu comprends ? Le thème est là. Mais je ne suis pas un scribouillard. Il faut un pro... (Regarde par la fenêtre) Quelqu'un peut me dire ce qui se passe là-bas ? Ils descendent les dunes ... La vieille porte Terry.

INGRID : (Bondit à la fenêtre) Vite ! Va au devant ! Dépêche-toi !

Ludwig sort. Ingrid prépare le canapé, arrange les coussins, court à la porte. Ludwig revient avec Terry dans ses bras. Martha, Carol, Brigitte, suivent. Ludwig installe Terry sur le canapé. Martha tombe épuisée dans un fauteuil.

CAROL (Crie à Martha) Tu dois faire quelque chose ! Tu es médecin ! C'est toi qui l'as laissée sortir ! Ça ne fait rien tu as dit. C'est bon pour elle. C'est toi qui m'a dit de venir en Allemagne avec elle !
(Elle s'adresse désespérément à Ingrid) Ingrid ! Fais quelque chose !!

MARTHA : (A Ingrid) Une attaque. Nous l'avons trouvée dans les dunes. Tout de suite, là-bas. Apparemment c'était très rapide.

BRIGITTE : (Se penche sur Terry) Mais elle sourit ?

MARTHA : (Fatiguée) C'est une impression.

BRIGITTE : Elle est contente. Regardez ! Venez voir! (S'adresse aux autres) Savez-vous pourquoi elle est contente ? Elle s'est foutue de vous, la petite, elle vous a eu ! Vous avez cru la posséder non ? Erreur. Fausse route. Elle est descendue avant l'arrêt. Elle ne vous appartient plus. (Se laisse gagner par le rire) Le collègue première classe, choisi pour elle, vous pouvez vous l'accrocher ! De même que les vacances de neige dans les Alpes suisses, et les croisières dans les archipels grecs. Elle renonce. Supprimé, elle a dit. C'est supprimé. Vous auriez financé ses études, bien sûr ? Peut-être à la Sorbonne ? Rien du tout ! Supprimé! Le mariage ? Pas de mariage ! Vous entendez ? Les deux petits bébés - supprimés aussi. Cette petite ne se construira plus de bungalow. Elle ne rassemblera pas sa décoration d'intérieur : Qu'en penses-tu chéri? Ce serait mieux dans la salle à manger ou dans la bibliothèque ? Et, comment trouves-tu cette statuette? N'est-elle pas divine ? (Elle est secouée de rire)

LUDWIG : Allons , allons (comme elle continue de rire)

Ca suffit ! (Il la gifle, son rire se transforme en sanglots étouffés. Elle vient de décrire la vie dont elle ne veut à aucun prix.)

LUDWIG : (La prend dans ses bras) Pourquoi cette agitation, petite soeur ? Tout cela peut être changé.

BRIGITTE : Mais comment ? Comment ?

LUDWIG : (Calme) Tout cela peut être changé. (Il la conduit à un siège où elle continue à pleurer doucement)

CAROL : (Toujours accroupie auprès de Terry lève la tête - Bas - Egarée) : Ludwig... elle est morte... tu as vu... maintenant je n'ai plus personne...

LUDWIG : (Va vers elle, la prend par le menton, l'oblige à le regarder) Allons, tu m'as, moi, non ?

F I N du premier Acte

A C T E II

Scène 1

—

Encore un mois plus tard, le matin, au living-room.

Quelque part dans la maison on tape à la machine. Martha est assise sur le canapé. Carol, cette fois en jeans, fait les cent pas devant elle.

CAROL : (Rythmé, comme une prière)

Il est fier. Il est sûr de lui. Il est bon. Il est doux. Il est passionné, mais aussi réservé. Fort, mais aussi vulnérable. Il est gai. Plein d'humour. Il est imaginatif, courageux, intéressant. (Elle s'arrête, s'agenouille devant Martha, pose sa tête sur ses genoux) Enfin tout cela a un sens. La mer, les dunes, les gens, là-bas, sur la plage. Sais-tu ? Un homme comme lui je lui aurais été fidèle. Sûr ! Je m'étais tout simplement trompé dans le choix de tes fils. Une petite erreur.

MARTHA : (Affectueusement) Une petite erreur.

CAROL : Une petite confusion, pas autrement importante. (Elles rient) Ludwig ! Quel beau nom ! Tellement allemand ! Tu sais comment je me sens ? Sauvée ! Sauvée à la dernière seconde ! Tu as vu le film "Ariane". On joue partout cette mélodie débile (Elle chante quelques mesures) Tu ne l'as jamais entendue ?

MARTHA : Si...Si...

CAROL : Gary Cooper est un de ces hommes d'affaires

fabuleusement riche. Et Audrey Hepburn est une jeune fille très pauvre qui tombe désespérément amoureuse de cet homme. On a constamment l'impression qu'il va la quitter, puisqu'il veut à tout prix rester libre...etc... Quand il prend congé d'elle, elle l'accompagne à la gare...Cooper est dans le train. Le train se met en mouvement et, elle, Hepburn, commence désespérément à courir. Elle lui crie, en larmes, que tout cela n'est pas si grave... qu'elle saura bien se consoler avec un autre... etc... et puis... véritablement au tout dernier moment Cooper tend son bras et l'attire à lui, dans le train en marche ! Imagine ! (Elle mime la scène) Le train roule, roule toujours plus vite, et elle qui court à côté, et alors : Woahh !! Il l'attire à lui !! Exactement ce que Ludwig a fait avec moi ! (Se rassied à côté de Martha)

MARTHA : Chérie !

CAROL : Quand je pense qu'il voulait mourir ! Ludwig! L'homme le plus vivant que l'on puisse connaître ! Tu sais quoi ? Tu lui as sauvé la vie.

MARTHA : Et quoi encore...

CAROL : Si. C'est ça. La sienne ?... C'est la mienne que tu as sauvée ! Laisse passer l'été, tu lui as dit. Un été ! Même pas deux mois ça a duré pour qu'il ne parle plus de la mort. Un être neuf !... Tu es la mère la plus intelligente, la plus généreuse, la plus parfaite au monde. J'aimerais que tu sois aussi la mienne. Ma mère. (Exubérante) Mais alors, Ludwig serait mon frère, et ce ne serait plus si bien que ça, pas vrai ?

MARTHA : (Distraite) Oui, autrement c'est mieux.

CAROL : (La regarde attentivement) Tu es changée. Quelque

part différente... Est-ce que je t'ai blessée ? Je ne voulais pas.

MARTHA : Tu ne m'as pas blessée.

CAROL : C'est simple : je ne te vois plus. Pas seulement toi, les autres non plus, je ne les vois pas... Ingrid, Brigitte, Maximilien. Je ne vois plus qu'un seul être, Ludwig. Et j'ai l'impression de n'avoir plus qu'une seule pensée en tête : Ludwig. N'est-ce pas épouvantable ? Je ne sais plus non plus comment il faut parler. "Est-ce que je t'ai blessée" J'ai dit ça ?... Ca veut dire quoi ?

Ce bonheur... tu sais, ce bonheur que je vis maintenant, me rend si insensible, dure. Même Terry je l'ai oubliée, alors qu'elle est morte il y a à peine un mois... Et Georges ! Mon mari ! Le jour de l'enterrement de notre enfant je lui ai dit que j'aimais son frère ! (Etonnée) Comment ai-je pu faire cela ? (Subitement angoissée) Si Ludwig me quittait, Martha, je n'y survivrais pas ! Sûrement pas !

MARTHA : Il ne te quittera pas.

CAROL : (Heureuse) Il me donne des ordres, tu sais cela ? Il me dit ce que je dois faire. Il me dit : c'est çà et c'est çà que je veux, et je le fais. Comme une idiote ! Par exemple : je me promène dans ce jean débile. - A dirty daughter of the revolution - Tu sais pourquoi ? A cause de lui. Il trouve que c'est excitant ! (Montre ses jeans) Ca !!! (Elles rient toutes les deux. Entre Ingrid. Elle est habillée pour la plage)

INGRID : (De mauvaise humeur) Vous êtes là ! Je pensais que vous étiez tous à la plage. Quelle nuit. Je me suis réveillé à l'aube et j'ai regardé de là haut leur chasse aux mouettes... Des amateurs, ces gens ...ils tirent n'importe comment... puis je me suis recouchée. Je venais

juste de m'endormir quand Maximilien a commencé à tambouriner sur sa maudite machine.

CAROL : Ingrid ! Ma chérie, regarde-moi. Pourquoi es-tu toujours de si mauvaise humeur ? (Elle la fait asseoir) Tu es peut-être malade ? Tu m'en veux ?

INGRID : Je ne suis pas malade.

CAROL : Tu m'en veux ? Ne sois pas fâchée s'il te plait!

INGRID : Pour l'amour du ciel ! Je ne t'en veux pas!

CAROL : Alors viens ! Ris ! Tu sais quoi ? C'est faux ce que je t'ai dit, l'autre jour. Tu n'es pas laide. Absolument pas. Si tu t'habillais autrement... Peut-être une coiffure différente ? Ecoute ! En automne nous irons ensemble à Milan. Là-bas on t'habillera de la tête aux pieds. Une nouvelle garde-robe. Les Français c'est du passé. Aujourd'hui rien ne vaut la mode italienne. On fera de toi une femme entièrement nouvelle, je te le jure. Les hommes voleront vers toi.

INGRID : Bien, bien, laisse-les voler. Mais maintenant je veux aller à la plage.

MARTHA : On attend Brigitte.

INGRID : Elle était dehors toute la nuit ?

MARTHA : Oui.

INGRID : Elle a probablement un ami...

CAROL : Tu vois ? Ingrid dit comme moi ! Ces derniers temps elle a disparu presque chaque soir (A Ingrid) Tu as remarqué comme elle a changé ? Elle si agressive ! Si impatiente ! Toute la journée elle rouspétait. Et maintenant : transformée. Et Maximilien, il a arrêté

la drogue !

INGRID : Ne dis pas de bêtise, ça ne se fait pas comme ça !

CAROL : O.K. Mais il a diminué. On peut de nouveau lui parler. N'est-ce pas un miracle ? Nuit et jour il martèle sa machine. Ce travail pour le livre de Ludwig est un bienfait pour lui. Ludwig dit que sans lui il ne s'en sortirait pas. Comme ils se soutiennent "Les frères fous" je les appelle toujours "Les frères fous" quand je monte chez eux. Mais ils ne m'entendent même pas.

INGRID : On va à la plage, oui ou non ?

CAROL : Oui. Viens avec nous, Martha. Je te jure qu'elle est amoureuse. On ne rentre pas toujours à l'heure dans ces moments là.

Ingrid, Carol et Martha partent. Le silence tombe sur la maison. Seule la machine à écrire de Maximilien s'entend distinctement. Ludwig entre. Il semble nerveux, va à la fenêtre, comme s'il attendait quelqu'un. Au bout d'un moment on sonne à la porte plusieurs fois. Ludwig ne réagit pas comme au début de la pièce. Il a un mouvement de recul et cherche un abri. La machine à écrire s'arrête. Quelqu'un descend pour ouvrir la porte.

MAXIMILIEN : (De l'entrée) Le Général !

LUDWIG : Eh bien ! Enfin ! Que s'est-il passé ?

BRIGITTE : (De l'entrée) Quand nous avons terminé il faisait presque jour. J'ai préféré attendre qu'il y ait suffisamment de monde sur la plage pour ne pas me faire remarquer !

(Elle entre avec Maximilien, dont la tenue est adaptée

à Ludwig.)

Arrivée ici, je me suis aperçu que j'avais oublié mes clefs. Tout était verrouillé ! J'ai attendu dehors jusqu'à ce que je les ai vus descendre à la plage. Je ne voulais pas tomber dans les mains de la vieille.

LUDWIG : Pas de problèmes ?

BRIGITTE : Non. Ils suivent tes instructions en tout. (Maximilien soulagé, se met à rire, tombe dans un fauteuil Ludwig l'imite)

LUDWIG : Vous étiez nerveux ?

MAXIMILIEN : Si nous étions nerveux !

BRIGITTE : On entend sa machine à écrire dehors. Il devrait peut-être travailler la fenêtre fermée ?

LUDWIG : Pourquoi ? Il est écrivain, maintenant. C'est normal qu'il écrive, non ?

Ils rient comme des enfants après une bonne blague, se sentent de nouveau en sécurité. Martha est entrée depuis un moment. Quand ils l'aperçoivent ils sont pétrifiés.

LUDWIG : Tu nous a fait peur, ma vieille !

BRIGITTE : Mon Dieu ! Que j'ai eu peur !

MARTHA : (A Brigitte, sèche) Laisse-nous. (A Maximilien) Toi aussi. J'ai à lui parler.

Brigitte et Maximilien sortent.

LUDWIG : (Narquois) Alors ?

MARTHA : Une explication.

LUDWIG : Quoi ?

MARTHA : Où a-t-elle traîné cette nuit ?

LUDWIG : Comment le saurais-je. Elle a sans doute un Jules. Ce serait normal, non ?

MARTHA : (Crie) Tu me prends pour une abrutié ?

LUDWIG : Pourquoi tu t'énerves ?

MARTHA : Tu crois que je ne vois pas ce qui se trame ici ?

LUDWIG : Il se trame quelque chose ?

Vacances d'été ! Comme dans le temps. Toute la famille au complet...

C'est ce que tu voulais, si je ne me trompe ?

MARTHA : (Se jette sur lui, le frappe) salaud ! Lamentable salaud ! (Le lâche brusquement)

LUDWIG : (Arrange ses vêtements) Ils ne sont pas tous à tes ordres, hein ?

MARTHA : (Fatiguée) Tu les précipites dans l'abîme. L'un après l'autre, sans pitié.

LUDWIG : (Froid) Parce qu'ils ouvrent enfin les yeux ?

MARTHA : Tu les mènes à l'abattoir.

LUDWIG : Moi ? (Il rit)

MARTHA : Ton frère, ta propre soeur, même Carol !

LUDWIG : Doucement, s'il te plaît. En ce qui concerne frère et soeur, ils sont dans le coup et s'avèrent impeccables. L'élégante belle-soeur, par contre, est inutilisable.

MARTHA : (Crie) Carol est folle de toi ! Tu l'as mise dans un état qui permet de l'utiliser pour n'importe quoi !

LUDWIG : Elle a des sous, c'est juste. Et nous en profitons, naturellement. Dans le travail elle est plutôt un poids. Beaucoup trop émotive. Elle se croit sans doute au cinéma. (Il rit) Elle me prend pour le moins pour Charles Bronson, ou quelque chose de ce genre. Mais elle baise pas mal, sincèrement. Là elle est super. Ca aussi, elle a dû l'apprendre au cinéma. (Il rit) Complètement givrée, la bique ! Un chaud morceau ! Pardon, mère vénérée. J'ai blessé ta pudeur ? Si cela t'importe tellement je peux lui fiche la paix... ce n'est vraiment pas l'essentiel. Si en échange tu me laisses encore les coudées franches dans cette maison... pendant un certain temps...

MARTHA : (Se rue de nouveau sur lui) Quel salaud ! Quel infâme , quel lamentable salaud !

LUDWIG : (Cette fois il retient sa main, la maîtrise facilement) Easy !... C'est bien. Tu vois, c'est ce qui arrive : Sans prendre garde on met au monde un grand fils costaud. (La relâche avec mépris)

MARTHA : (Reprend son souffle) Qu'est-ce que tu complotes?

LUDWIG : Tu n'y comprends rien.

MARTHA : (Crie) Qu'est-ce que tu manigances !

LUDWIG : Le mieux c'est de lire les journaux. Après.
Quand ce sera fait.

MARTHA : (Se contient difficilement) Ca coûtera de nouveau
une vie humaine ?

LUDWIG : (Rit) Une ?

MARTHA : Un meurtre ?

LUDWIG : Meurtre ! Meurtre ! Toujours ces grands
mots. Une bombe peut être une chose extraordinaire.
Le bon vieux Trotzki l'a déjà dit. (Méprisant) Meurtre!

MARTHA : Qu'en dit ton frère ?

LUDWIG : Il doit prendre cela pour de la grisaille
théorique. Les intellos ! Quant on en vient à l'action
ils chient tous dans leur froc... Je le laisse écrire,
la seule chose qu'il sache faire.

MARTHA : Et Brigitte ?

LUDWIG : Celle-la, Dieu soit loué, a enfin pigé !

MARTHA : Et qu'a-t-elle pigé ?

LUDWIG : Quoi donc ? Que cela ne marche pas autrement.

MARTHA : Elle veut t'aider à tuer des êtres innocents?

LUDWIG : (Rit) Ca, c'est la théorie ! Il n'y a plus
d'innocents !... Au fond, c'est toi qui me l'as fait
remarquer. Ton éternel cirque : "Pourquoi ici, justement?
Ici, où nous allons tous si bien ?" Tu as raison. Oui.
Tu as raison : nous allons tous bien. Réfléchis : Quand
ici et dans d'autres pays tout va si bien pour tout le
monde, alors que partout ailleurs ils crèvent de faim.
Que faut-il en conclure ?

Je vais te le dire, ce qu'il faut en conclure
 Que les conneries, rapport aux classes, sont dépassées
 depuis longtemps par les événements. Fini ! Les classes
 sont devenues un problème géographique. Ici, un îlot:
 Fric, sécurité, justice. Et dehors tout le reste.
 ... Le prolétariat vous l'avez exclu. Il n'existe plus,
 dans vos paysages soignés ! Les pauvres sont maintenant
 dehors !...

(Plus calme) Vieille rengaine - Je sais, je sais - mais
 pas dans ses conséquences. Car, qu'est-ce qui s'en suit?
 Je te mets sur la piste : il s'en suit logiquement que
 chacun qui se promène par ici, sans agir contre ces faits,
 est juridiquement et moralement coupable ... On n'a donc
 plus besoin de choisir les coupables d'après leur C.V
 et leur compte en banque, de les mettre à l'ombre, les
 exiler et les liquider. Si chacun est coupable , chacun
 peut être exécuté, n'est-ce pas ? Ca simplifie énormément
 la lutte. Tuer devient alors l'acte le plus pur. Plus
 de victime et de bourreau qui se guettent en cachette,
 pendant des jours. L'expérience m'apprend que cela ne
 fonctionne pas... A l'avenir tu laisse éclater une bombe,
 de façon tout à fait impersonnelle, dans un lieu précis
 et bondé - et quel que soit celui qu'elle frappe, c'était
 le bon. Si le concept est juste, tout ce pays est classe
 supérieure , n'est-ce pas ? Donc, chaque habitant fait
 automatiquement partie d'une gigantesque élite exploitante.
 (Il s'interrompt) Mais tout cela tu pourras bientôt,
 et beaucoup mieux, le relire chez ton fils Maximilien.
 Il l'a développé à la perfection. Ce que je voulais te
 dire c'est que je te suis redevable, sincèrement. Sans
 ce temps de réflexion, ici, je n'aurais pas fait cette
 découverte. (Il rit) Sans ton merveilleux séminaire de
 vacances sur les avantages du marché libre(p. 45)
 (wäre bei mir.....) tout cela n'aurait pas fait tilt
 chez moi -- (traduction à l'oreille)

T'as pas pensé à cela, hein ? Ca s'appelle de la
 dialectique.

MARTHA : (Après une pause) Et quand... quand veux-tu... concrétiser ce ... ce concept ?

LUDWIG : Pas d'anticipation ! Laisse-toi surprendre. Ca ne durera plus longtemps. Aussitôt, que ton cher Maximilien aura fini son travail, on attaque. In medias res, comme vous dites, vous les académiciens.

MARTHA : (Décidée) Je vais à la police. Oui. Je te dénonce tout simplement aux autorités.

LUDWIG : Toi ? Une mère cent pour cent ? Laisse-moi rire ! D'autant plus que cela ne te servira à rien. Amoins que tu ne fasse coffrer en même temps les autres. Avant tout ta fille Brigitte. Elle désire féroce-ment prendre le commandement, ici... Et au nom de quelle preuve ? Ils te déclareront folle (Il rit) Imagine le scandale ! Une dame de l'establishement qui dénonce ses rejetons gauchistes, avant même que ceux-ci ne soient passés à l'action. Bien sûr c'est la conduite qu'un étranger pourrait attendre d'une mère allemande!

MARTHA : (Après un temps) Tu retires donc ta commande?

LUDWIG : Quelle commande ?

MARTHA : Tu ne veux plus mourir ?

LUDWIG : (Rit) Mourir ? Cela vous arrangerait bien! Ce serait tout à fait ce qu'il vous faut, n'est-ce pas? Non, ma chère ! Non. Tu sais quoi ? Cette fois c'est votre tour. Exceptionnellement ce sera vous. Vous serez étonnés, ma vieille. Vous allez assurément vous étonner. Vous allez ramper... Et ce spectacle, je ne vais en aucun cas m'en priver, en aucun cas !

Fin de la scène 1

Scène 2

Une semaine plus tard.
Il fait nuit. Le living est sous le clair de lune.
Carol est à la fenêtre. Elle est en deuil, tient un coussin contre elle. Brigitte et Maximilien sont assis.
Maximilien a sur les genoux un bloc, sur lequel il note de temps en temps quelque chose.

BRIGITTE : (Impatiente) Arrête de pleurer, Carol. Ressaisis-toi, nom de Dieu !

CAROL : (Apathique) Je ne pleure pas.

BRIGITTE : Et quitte la fenêtre. Ce clair de lune est beaucoup trop fort. On peut te voir.

CAROL : Là-bas ... cette touffe d'herbe ! Ne dirait-on pas un être humain qui traverse les dunes ?

BRIGITTE : (Doucement) Viens maintenant. Ca n'a pas de sens.

CAROL : C'est ce chemin qu'il avait pris à travers ces dunes. (Etonnée) Et puis quand il était arrivé de l'autre côté ... quand il avait atteint la plage ils ont tout simplement tiré sur lui. Dans le dos, sans avertissement. (Hurle) Lâches ! Assassins !

BRIGITTE : Laisse. Tu auras ta vengeance.

CAROL : Oui.

BRIGITTE : Nous aurons tous notre vengeance.

CAROL : Pourquoi ils mettent tout ce temps ? Pourquoi ne sont-ils pas encore là ?

BRIGITTE : Un enterrement petit bourgeois ça dure des heures.

CAROL : Ce joli petit cimetière... ("p.47 : So deutsch")
si près de la mer... sur le toit de la chapelle il y avait des mouettes.

BRIGITTE : Tu aurais mieux fait de rester ici et de surveiller Maximilien. Maintenant il est bourré de cette saloperie. Inutilisable.

CAROL : Ingrid la lui procure. Ce n'est pas ma faute.

BRIGITTE : Tu aurais dû l'empêcher. Absolument.

CAROL : Jusqu'à ce qu'on soit pris il sera de nouveau vaillant.

BRIGITTE : Cela m'étonnerait.

CAROL : Ludwig a dit qu'on pouvait compter sur lui.

BRIGITTE : Oui. Mais pas quand il est plein de ce truc... Maximilien ! Max !

MAXIMILIEN : (Prend son bloc et lit dans un état second)
Sur une île... Vivons-nous ...

BRIGITTE : (A carol) Voilà...

MAXIMILIEN : ... sur une ...

BRIGITTE : ...île ! Oui !...

MAXIMILIEN : Autour de nous une marée d'infirmes... de cadavres...

CAROL : Tant pis , on arrivera sans lui.

BRIGITTE : Qu'est-ce qu'il y a ? Tu as la trouille?
"Elle a les nerfs fragiles" disait Ludwig. En cas d'urgence
elle nous vend.

CAROL : Ludwig ne me connaissait pas dans un cas
d'urgence. Nous n'en avons pas eu.

BRIGITTE : (Lui fait signe de se taire) J'entends
une voiture. C'est eux ?

CAROL : Oui.

Portière claquée.

Ingrid entre. Elle est en noir. Elle porte
un chapeau avec un épais voile noir.

INGRID : (Enlevant son chapeau, avec des sanglots nerveux)
J'ai l'air d'un vieil oiseau, avec ce chapeau. En passant
devant la glace je me suis fais peur à moi-même.
(Voit Carol à la fenêtre) Carol ! (A Brigitte) Elle
va mieux ? (Montre Maximilien) Et celui-la ? (Elle
va à lui, lui lève la tête, examine brièvement ses yeux)

BRIGITTE : C'est toi qui lui a donné ça ? Pourquoi?

INGRID : (La regarde froidement) Un de moins, de
vous trois.

BRIGITTE : Cela n'avance à rien, petite soeur. Où est
la vieille ?

INGRID : Mère met la voiture derrière la maison. Elle
est à bout. Laisse-la tranquille, tu veux ?

BRIGITTE : Elle a pleurniché pour les téléspectateurs?

INGRID : As-tu déjà vu pleurer notre mère ?

(Se laisse tomber dans un fauteuil) Quel cauchemar !
De fixer l'heure de l'inhumation le soir, la nuit, ça
n'a servi à rien. Du monde ! Que de monde !

BRIGITTE : Quel genre ?

INGRID : Des étudiants, que sais-je ... Ils ont fait
la traversée. Même avec des banderoles. Pendant la
cérémonie on entendait sans arrêt des policiers, dehors,
qui demandaient par mégaphone le silence. Alors que tout
le monde se taisait !

BRIGITTE : Que disaient les banderoles ?

INGRID : Je ne sais pas. Sitôt que l'un de nous levait
la tête c'étaient les photographes avec leur satané
flash.

BRIGITTE : C'est exactement ce qu'il avait prédit,
Ludwig. Il avait dit que sa mort mettrait un tas de monde
en mouvement. Comme il avait raison ! A la radio on a
annoncé des troubles dans plusieurs villes. A Frankfort
il y a eu des démêlés avec les flics. Il y en a même
un qui y est resté !

INGRID : (Horriifiée) Un mort ?

BRIGITTE : (Fière) Ca t'épates, hein ?

Bruit de la porte d'entrée. Entre Martha,
également en deuil. Elle semble épuisée,
usée. On sent que chaque geste, chaque mot
lui coûte un immense effort.

MARTHA : Vous voilà ! Pourquoi dans le noir ?
(S'assied) Quelle nuit lumineuse ! (Se relève, va vers

Carol qui est toujours à la fenêtre) Carol, chère, (Elle lui retire doucement le coussin et la prend dans ses bras) C'est bien que tu ne sois pas restée. Tout ce monde... Dans quelques jours, quand tout sera apaisé, nous irons ensemble sur sa tombe, toutes les deux, nous déposerons quelques fleurs... etc...

(Carol commence à pleurer silencieusement) Ne pleure plus, mon enfant. Ecoute-moi. Cela n'a pas de sens. (Elle la fait asseoir) Là. Tu vois. Comme ça c'est mieux. (Montrant Maximilien) Où en est-il, lui ?

INGRID : Parti... (High...)

MARTHA : (Avec des gestes nerveux qui démentent chacune de ses paroles confiantes) Bon. Laissons-le en paix. (S'assied) Quelle nuit claire, vraiment ! On pourrait lire le journal, en ce moment (Se relève) Ce que je voulais vous dire... écoutez... j'en ai déjà parlé avec Ingrid dans la voiture... nous allons maintenant assumer tout cela... Ludwig était votre frère, mon fils. Ton homme, Carol, si on veut. En tout cas nous l'avons tous aimé. Mais il est mort, comprenez-le. Et nous, nous vivons. C'est pourquoi nous allons tirer un trait. Ici, et maintenant. Tout de suite. J'ai dit à Ingrid que nous devrions rester quelque temps... Les gens oublient... ils oublient si vite... Ludwig aussi, ils l'oublieront... Quelques semaines, quelques mois, et l'affaire sera surmontée. D'autres viendront, se mettront en avant, avec leurs actes déments : mais ce ne sera plus notre problème... En ce qui nous concerne nous devrions tout simplement rester ici pour le moment. ...dans cette maison... Un automne ici c'est au fond ce que je me suis toujours souhaité. Quand la saison deviendra plus fraîche nous nous mettrons près de la cheminée, le soir... bavarderons... mais nous ne parlerons plus de Ludwig. Ca, c'est réglé. Passé... De Terry non plus... Il faut trouver un nouveau commencement... Et puis, quand viendra

l'hiver, quand on aura oublié, nous retournerons en ville... Nous nous mettrons au travail avec une nouvelle énergie... Du travail ! C'est ça qu'il nous faut, maintenant ! Peut-être devrions-nous tous habiter à Munich, j'ai pensé. Tous dans la même ville. Toi aussi Carol. Cette Amérique n'est rien pour toi... ton éternel cinéma... Nous devrions redevenir une vraie famille... Un château fort... Une forteresse... inébranlable (Elle regarde l'un après l'autre, incertaine) Qu'en pensez-vous ? Que dites-vous de ma proposition ?

BRIGITTE : (Après un temps, amusée) Tu n'as rien compris, n'est-ce-pas ?

MARTHA : (Complètement épuisée) Que veux-tu dire, mon enfant ?

BRIGITTE : (Singeant sa mère) Que veux-tu dire, mon enfant ?! Comme il avait raison, Ludwig : Ne discutez jamais avec la vieille. Elle ne peut pas comprendre il a dit. Elle est trop bornée. (Elle crie) Tu crois vraiment que Ludwig est un mort comme n'importe quel autre ? Un quelconque étudiant miteux qui a lancé sa moto sur une barrière ? Un crétin quelconque qui s'est défoncé le crâne au ski ? Cette lutte qu'il a menée tu crois que c'était comme une compétition sportive ou un concours de doctorat ? Qui prend fin avec la mort?

MARTHA : Qu'est-ce que tu racontes, ma petite !

BRIGITTE : (La singe) Qu'est-ce que tu racontes ! (Hurle) Je parle de ton fils !! Il a été assassiné ! On l'a abattu ! Cette institution meurtrière que vous nommez Police, l'a fait rouler dans le fossé, par nuit et brouillard !

MARTHA : Ce soupçon n'est pas fondé. C'est ce que vous

avez cogité dans vos cerveaux malades.

BRIGITTE : Tiens-donc ! Et qui d'autre l'aurait fait ?
Qui d'autre avait intérêt à le mettre hors circuit ?

MARTHA : (Fatiguée) Je ne sais pas.

BRIGITTE : (Singe) Je ne sais pas !... Mais moi, je sais. Les procès interminables les font chier. Aujourd'hui ils préfèrent la manière brève. Maintenant ils flinguent tout simplement tes autorités fabuleuses !
(~~p. 52 : Die Meinhof haben sie.....~~) Premièrement c'est moins cher et deuxièmement ça ramène des électeurs... Oh non !... Ce n'est pas un soupçon, c'est prouvé ! Ton propre fils est la preuve.

MARTHA : (Hurle) C'est de la démente, Nom de Dieu !
Ce n'est pas vrai !

BRIGITTE : (Avec pitié) Tu ne dois pas t'énerver, mère. Ingrid dit qu'on ne doit pas s'énerver (Elle rit) Tu n'es pas obligée de t'énerver. Puisque tout s'arrange pour le mieux... La vraie cérémonie pour Ludwig reste à venir, n'est-ce pas ? Votre cirque n'était sûrement pas tout ? (Elle rit) Pourquoi, crois-tu, ne sommes nous pas venus à votre fabuleuse inhumation ? Moi, Carol, Maximilien ? A cause des photographes ?

MARTHA : (Flairant l'horreur) Qu'est-ce que vous mijotez ?

BRIGITTE : Un enterrement digne de lui. Une fête qui réjouira le monde entier. Et tu pourras y assister. Tu peux t'asseoir au premier rang. Ce n'est pas magnifique ? Tu n'as même pas besoin de quitter la maison. Ici, de cette fenêtre, tu peux suivre toute la cérémonie. Mais cette fois il n'y aura pas de pieux discours, tu peux me croire.

Que des cris. Sang et cris. Rien d'autre.

MARTHA : (Eperdue) De la folie furieuse !

BRIGITTE : (Rit) Folie ? Que sont vos mots comparés à nos faits ? Dans quelques heures, quand il y aura suffisamment de monde sur la plage, une bombe éclatera, là bas. Exactement à l'endroit où ils ont zigouillé Ludwig. Ca c'est un fait, petite mère. Vous pourrez en discuter, après coup, tant que vous voudrez. Vous n'y changerez rien.

MARTHA : Ce n'est pas vrai. Ce n'est pas possible.

BRIGITTE : Tu n'as qu'à attendre. Avec un peu de chance tu ne pourras pas seulement entendre cette vérité mais aussi la voir. Les lambeaux déchiquetés voleront suffisamment haut.

Martha bondit.
Brigitte braque un pistolet.

BRIGITTE : Reste assise. J'ai dit : Assise ! (Martha se rassied) Tu ne peux plus rien faire, crois moi. On a travaillé dur, ici. Je n'ai qu'à faire signe et Carol sort par cette porte pour mettre la mèche en route. Tout se fera automatiquement.

MARTHA : (A Carol, désespérée) C'est exact ? C'est Exact, Carol ?

BRIGITTE : Ludwig était son mec. Ils l'ont bousillé. Elle nous a bien raconté ce film, l'autre jour ? De cet homme dont ils suppriment la femme et violent la fille? Et qui passe ensuite sa vie à se venger. Tous ceux qui sembleraient capables d'une telle monstruosité, il les descend. C'est ce qu'elle fera, n'est-ce pas Carol : J'ai raison ?

CAROL : (Indifférente) Oui.

MARTHA : Carol, écoute-moi ! Ecoute-moi une seconde ! Tu es sous le choc ! Ta douleur te prive de discernement. Mais ce que vous projeter c'est du meurtre ! Du massacre !

BRIGITTE : Laisse-moi rire ! Ludwig a dit qu'une bombe peut être une chose fantastique le cas échéant. Et je dis moi : particulièrement si elle éclate le lendemain de son enterrement, sur la plage la plus sophistiquée d'Allemagne.

Martha veut se ruer sur elle.

BRIGITTE : Halte. Ne bouge pas. (Elle débloque le pistolet) Tu penses que je ne pourrai pas ? Parce que par hasard tu es ma mère ? Tu vas rester, et assister aux festivités. Nous le souhaitons. Nous y comptons beaucoup, n'est-ce pas Carol ? (Tout en visant Martha elle va vers Carol) Après tu pourras faire de moi ce que tu veux. Tu pourras même appeler tes formidables autorités, si toutefois ton coeur de mère te le permet. Tu crois que ça nous intéresse ? Si tu nous supprime d'autres continueront à lutter pour nous. Cela leur donnera un nouvel élan, tu verras. Ils continueront là où Ludwig a été stoppé. Car on n'oubliera pas Ludwig. Pas lui. Sa mort n'était pas pour rien. Nous avons fait le nécessaire. (A Carol) N'est-ce pas.

MARTHA : (Crie) Ecoutez-moi !... Ecoutez-moi !... J'ai fusillé Ludwig, vous entendez ? C'était moi ! Vous avez compris ?

BRIGITTE : (Eclate de rire - à Carol) Elle est marrante, non ? (A Martha avec un sérieux affecté) Ah , Oui ? C'est donc toi qui l'as tué ?

MARTHA : (Au milieu des fous rires de Brigitte) C'était

moi, oui. Et ce serait de la démente de le faire payer à ces innocents, là dehors ! Si vous voulez vous venger sur quelqu'un vengez-vous sur moi, car je l'ai assassiné. Je l'ai guetté en bas sur la plage, et je lui ai tiré dessus.

BRIGITTE : (Ton protecteur) Viens-là. Viens. Tu crois pouvoir nous bernier ? Tu en étais incapable, au début de l'été, quand c'est lui qui te l'avait demandé. Je sais, je sais, tu aimerais sauver des vies humaines. Ta vieille maille. Tu pourras continuer à la tricoter plus tard. Quand nous aurons terminé ici tu iras à Munich dans ta clinique et tu sauveras de nouveau des vies humaines. Ici, pour ces porcs, tu ne joueras pas au martyr. Ce serait trop dommage.

MARTHA : (Crie) Mais puisque je vous dis...!

BRIGITTE : (L'interrompt) Tu vas fermer ta gueule maintenant, la vieille, tu entends. Tu ne diras plus rien du tout. Nous avons pris note de ton aveu déchirant. Encore un mot sur cette imbécilité salvatrice et je ne garantis rien. (Va vers l'entrée, à reculons. Quand Martha veut se lever) Assise !

Je verrouille la porte d'entrée simplement. (Elle rit) Elle est comique, tu ne trouves pas ? Une gentille dame, en tenue de sortie qui voudrait à elle toute seule stopper la marche de l'histoire ! Martha la terrible - la tueuse en même temps que l'amie des hommes. (Depuis l'entrée) Regarde-la : Est-ce qu'elle n'arrive pas enfin à te faire rire ?

Martha bondit, prend un revolver dans son sac et se précipite vers l'entrée.

INGRID : (Crie) Non !

Mais le coup est parti. Ingrid se rue vers l'entrée.

MAXIMILIEN : (Dans un état second) Nous habitons dans une île...

Martha revient, le révolver à la main.

CAROL : (A voix basse , étonnée) C'était donc toi?
Ca a été toi, Martha ?

F I N de la scène 2

Scène 3

Quelques heures plus tard, à l'aube. Martha, Carol et Maximilien sont assis dans les fauteuils en rotin. Ingrid est à la fenêtre.

MARTHA : (A voix basse) Mes enfants...

INGRID : Tes enfants sont morts.

MARTHA : Oui.

INGRID : (Douce) Viens.

MARTHA : Brigitte, Ludwig.

CAROL : Meurtrière !

INGRID : (Va à elle) Viens maintenant.

Comme Carol reste assise, indifférente, Ingrid va auprès de Maximilien qui dort. Elle prend son bloc, lit quelques mots, puis jette le bloc dans un sanglot.

INGRID : Pauvre crétin ! Idiot !

MARTHA : Il faut maintenant informer les autorités. Je dois me dénoncer. (Elle fait un geste vague) Tout ça, tu t'en charges ?

INGRID : Evidemment. C'est sûr. D'abord je fais mettre la clinique sous surveillance policière.

MARTHA : Tu penses qu'ils vont continuer ?

INGRID : Plus que jamais.

Elles se taisent. On entend distinctement
les coups de fusil des chasseurs aux mouettes.

MARTHA : (Perdue) Que devais-je faire ? Dis-moi !
Que devais-je faire ?

INGRID : Je ne sais pas (subitement impatiente) Comment
le saurais-je ? Tu crois peut-être que c'est écrit dans
mes livres ?

Nom de Dieu, cette tirailerie me tape sur les nerfs!

Elle va au tourne-disque. Pop-Song de Carol.
La scène s'obscurcit.

F I N
